

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philibert SECRETAN

Le "saint" et le "sacré"

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1979, tome 75, p. 87-93

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Le « saint » et le « sacré »

On ne dira jamais assez combien il est important, à une époque d'extrême confusion des esprits, d'être attentif à la langue que l'on parle, c'est-à-dire aux termes que l'on utilise. La netteté de la pensée en dépend, donc la clarté et la pertinence de la communication dans laquelle on s'engage soi-même et dans laquelle on engage des valeurs dont on se sent responsable.

Dans le domaine du langage et de la communication des valeurs religieuses, les termes de *sacré* et de *saint* me paraissent mériter une attention toute particulière : l'effort consenti pour les distinguer éclaire d'une manière singulièrement vive l'état de la pensée (religieuse) contemporaine.

Si, par le passé, une certaine équivalence a pu exister entre le saint et le sacré, il apparaît aujourd'hui que ces notions appellent une distinction beaucoup plus nette. Cette distinction, il est vrai, n'est pas aisée à établir. Elle risque même de heurter des esprits, plus qu'estimables, qui ont un souci très aigu des distinctions nécessaires et, si je puis dire, salutaires. Ainsi lorsqu'un peintre de mes amis a cherché à distinguer l'art qui exprime la foi de l'Eglise et l'art qui illustre le sentiment religieux personnel d'un artiste, il a associé l'idée d'art d'Eglise à celle d'art **sacré**, appelant art **religieux** l'expression personnelle du sentiment de l'absolu. Autant dire que *sacré* signifie ici quelque chose qui consono à la notion théologique des sacramentaux, c'est-à-dire de signes sensibles de la foi — que l'on ne saurait évidemment confondre avec les sacrements. Néanmoins, que nous parlions de *sacramentaux* ou de *sacrements*, nous faisons toujours référence au sacré — du latin **sacrum**. Est-il encore possible, dans ce contexte chrétien, de les dissocier de l'idée

de sainteté ? Certes non. Le sacrement, en particulier, est par excellence le *moyen* de la sanctification. Et à l'évidence, il n'y a pas là confusion, mais usage d'un vocabulaire entièrement inséré dans le corpus de la doctrine, de la pensée, de la tradition chrétiennes.

Il faut pourtant admettre que le terme *sacré* est plus ancien que celui de *saint*, et qu'il n'est d'aucune manière spécifique au christianisme.

Toutes les civilisations antérieures au christianisme, ou non touchées par la civilisation occidentale, ont développé des pratiques et des récits, voire des théories, relatives au sacré. Il n'y a pas de civilisation à référence religieuse, et notamment à pratiques sacrificielles, d'où soit absente l'idée du sacré. Il semble donc que la pensée chrétienne, en reprenant la notion judaïque du *saint*, a ressenti le besoin de dire quelque chose de spécifique, tout en assumant l'idée du sacré et en lui donnant une signification nouvelle.

La proximité de ces deux notions ne risque-t-elle pourtant pas de nous désensibiliser relativement à leur valeur propre, et de nous rendre aveugles à certains phénomènes spirituels de notre temps ?

Je voudrais d'abord remarquer que dans le langage contemporain le *saint* et le *sacré* sont à nouveau dissociés ; ou plus exactement, nous reculons devant certaines confusions qui nous sont devenues insupportables. Il n'y a pour le chrétien qu'une **Terre sainte** qui est celle où a vécu et où est mort N. S. Jésus-Christ. Pour un patriote, la Patrie qu'il est appelé à défendre est sacrée, comme sont sacrés, pour d'autres, certains principes : Liberté, Egalité, Fraternité. Et lorsque nous parlons du Saint-Père, c'est en nous souvenant de ce que le pape est le Vicaire du Christ. Ce titre est ecclésiologique, théologique. Le pape n'est pas, à l'instar du « petit père des peuples », un personnage sacré.

On ne saurait pourtant ignorer que, dans un cas comme dans l'autre, est exprimé un écart, est établie une distance d'avec le profane, le siècle, le monde quotidien et, comme dit M. Heidegger, disponible. Le sacré comme le saint sont mis à part, marqués du signe d'une Origine

inscrutable, d'un Souvenir inaltérable, d'une Réalité transcendante. Et dans ce partage de l'univers en deux parts : terre et ciel, temps et éternité, espace public et espace réservé, l'atteinte à la part « extra-ordinaire » s'appelle viol, sacrilège ou profanation. Le sacré et le saint se retrouvent du côté de l'inviolable, du tabou.

Un premier départage entre le sacré et le saint ne semblerait se faire qu'au moment où l'on distinguerait entre les éléments matériels du culte — par exemple les **vases sacrés**, les enceintes sacrées —, et les valeurs spirituelles, qui portent à parler des **livres saints** pour signifier la doctrine, l'enseignement d'une religion.

Faut-il dès lors admettre que le prêtre (hiéreur) est sacré à raison de sa fonction dans le temple, à raison de son appartenance à une caste séparée, ou à raison de son contact avec le divin ? Ou que quiconque est saint à raison du fait qu'il vit de l'Esprit ?

Ces questions, en leur naïveté même, nous obligent d'admettre que beaucoup de représentations figées en catégories héritées d'un long passé de religion, continuent à peser sur nos mentalités. Et si nous suivons nos propres suggestions, pourquoi parler de *terre* sainte, de lieux saints ? Pourquoi reconnaître un caractère *sacré* — fût-ce en un sens dévié et insupportable — à des manifestations qui tiennent plus de l'envoûtement des esprits que de la sacralité des lieux. Je songe aux Journées du Parti national-socialiste à Nuremberg, ou à toutes autres grand-messes du Pouvoir ou de l'Idéologie. Plus encore, nos catégories mal assurées se disloquent lorsque nous nous interrogeons sur une expression telle que « monstre sacré ». Pourrait-on associer les termes « monstre » et « saint » ? A la limite, le sacré est-il incompatible avec le démoniaque — où il est aussi question de l'esprit ? Certes non, car le démoniaque n'est jamais ordinaire, profane. Et le terme « profanation », au fond ne convient pas pour dire le sacrilège : il n'y a que du sacré négatif pour violer le sacré positif.

Les grands « monstres » de l'histoire n'ont pas manqué d'ériger autour d'eux les pompes et les ornements du sacré. Moins à raison de la puissance de leur esprit qu'à raison de leur esprit de puissance. Mais retournons l'argument : le sacre des rois ne les a pas sanctifiés ; pourtant ce sacre signifiait l'origine et la fin de leur pouvoir, à savoir Dieu, source

de tout pouvoir, et le bien commun, la paix et la justice en vue du salut des nations. Or, là encore nous parlons un langage chrétien, lié à un moment culturel de la chrétienté. Il faut savoir s'en souvenir et en prendre distance.

Notons simplement que l'appréciation religieuse ne suffit plus pour cerner le saint et le sacré. Le saint comporte une détermination largement éthique du Bien. Le sacré, on l'a vu, peut être associé au Bien comme au Mal. Le « numineux » du sacré ne dit pas d'emblée son caractère « lumineux ». Il peut s'envelopper de ténèbres et l'effroi qu'il provoque n'est pas nécessairement une crainte salutaire.

Ces quelques analyses — trop brèves peut-être pour être tout à fait pertinentes — ne disent pas encore en quoi le mouvement général de notre temps, ou de notre modernité, peut nous être utile dans cet effort de clarification de nos concepts.

Conscient de m'engager dans une entreprise hasardeuse, je proposerai deux thèses : l'une est que la sainteté, tout en subissant le phénomène bien connu de la sécularisation, ou de la laïcisation, a subsisté dans le climat d'un **humanisme** athée ou a-religieux. L'autre est que, au contraire, une très étrange alliance s'est établie entre le sacré, détaché de ses assises religieuses, et divers aspects de **l'anti-humanisme** contemporain.

Ou encore, le mouvement global de la « déchristianisation » a rouvert l'espace entre le sacré et le saint, ces notions étant très diversement affectées par un processus de même nature. Ce serait donc la double et inégale « désaffectation » — au sens où l'on parle d'une église désaffectée — qui en ferait apparaître aujourd'hui les significations disjointes, alors qu'elles tendaient à se confondre dans la pensée chrétienne majoritaire et triomphante.

1. Le thème : La laïcisation du **saint** et l'avènement de l'Homme, met en évidence un processus qui recouvre de larges aspects de l'avènement de l'humanisme athée. Sa formulation la plus marquante remonte à Ludwig Feuerbach, qui est aux origines tant de la critique marxiste

que de la critique freudienne de la religion. *L'Essence du christianisme* est en un sens la charte de l'athéisme moderne. Feuerbach y dénonce le mensonge chrétien qui consiste à attribuer à Dieu ce qui revient de nature à l'Homme. « Humanisme » signifie ici que le divin n'est autre que l'humain réalisé dans la totalité de l'Homme générique, ou du Genre humain.

C'est pourtant au plus radical de cette **anthropologie**, conçue comme une théologie rectifiée, délivrée de ses contradictions, qu'est préservé le sens de la sainteté — et notamment de la sainteté de l'amour : de l'amour physique au plus charnel de la relation homme-femme — c'est-à-dire des deux faces de l'Humanité —, mais également de l'amour d'amitié, de complémentarité morale. C'est dans cette relation et cette « fraternité » humaine que se vérifie que l'homme est un Dieu pour l'homme, affirmation qui pose Feuerbach en antithèse radicale à Hobbes, pour qui l'homme est un loup pour l'homme.

Le « corps mystique » de l'Humanité est saint comme l'est le corps mystique du Christ.

Ce pas décisif franchi, le saint arraché de sa niche et à l'Eglise se confond avec le témoin de toutes les causes de l'émancipation de l'Homme. Marx le place sous le signe de **Prométhée**, ce « premier saint du calendrier moderne ». « Saint Jean Genet » ne craint pas d'écrire Sartre pour consacrer de nouvelles vertus de liberté et de contestation. Les pages d'Albert Camus, dans *L'Homme révolté*, à la gloire des « meurtriers délicats » issus du nihilisme russe, ont tout l'éclat d'une hagiographie — à la fois édifiante et démystifiante. Théoricien du sacré en art, Malraux est peut-être d'abord le chroniqueur d'une sainteté liée aux combats révolutionnaires de Chine et d'Espagne.

Toujours, et malgré toutes les défaillances, le regard est tourné vers l'Homme. Cette sainteté, tout humaniste qu'elle soit, est affaire d'hommes, de grandeur, de noblesse. Et c'est en cela que se révèle la permanence d'une liaison entre sainteté et personne. Dire Dieu trois fois saint, c'est dire la sainteté **une** des trois Personnes. Vénérer un saint, c'est reconnaître qu'émane de sa personne quelque chose qui à la fois le traverse et le dépasse. Jamais, je crois, le titre du sacré ne convient à l'homme en tant que personne, car la sainteté est, en définitive, affaire d'amour.

2. Tout autre est le domaine du **sacré** ; et dans la mesure où le sacré sécularisé s'exprime dans un registre de pensée anti-humaniste, il en serait même un contraire. Le sacré, certes, paraît plus anciennement et plus originairement religieux que le saint. Rudolf Otto, entre autres, y a perçu la catégorie par excellence du religieux. Et c'est encore entourés d'une aura de sacralité que s'imposent les grands thèmes de la philosophie grecque « primitive » : Cosmos, Nature, Temps, Espace, Etre. Loin d'être les premières préoccupations d'une Science, ce sont les *objets* d'une vénération qui trouve son expression dans le poème et l'hymne. Or, ce sont ces thèmes, redécouverts en leur caractère sacré, notamment par Nietzsche, qui président à un courant philosophique anti-humaniste, ou dirigé d'abord contre l'humanisme, avant d'apparaître comme l'ultime aboutissement de la « mort de Dieu ». Nietzsche est fascinant à raison de sa puissance à établir **au-delà de l'homme** un horizon de sacralité qu'il appelle Terre ou Monde, comme déjà l'avaient fait les pré-socratiques. Mais le signalement le plus fulgurant — fulgurance dont Heidegger va faire un thème majeur de son ontologie poétique — du sacré, est que l'homme y est aboli comme référence pour des valeurs éthiques. En bref, c'est Zarathoustra le saint qui annonce le sacré, mais qui mourra sans pouvoir s'y abîmer ; le Jeu **dionysiaque** du monde dit l'abolition de l'individu, du Moi.

Sous d'autres latitudes intellectuelles, plus volontairement savantes, mais de même teneur spirituelle, c'est le Je qui doit s'effacer pour laisser libre jeu à la Structure — par exemple d'un texte. Et lorsque cette structure est celle de l'Inconscient, du Désir, c'est cette instance, de laquelle un Lacan parle dans un langage à la foi rhétorique et hiératique, qui prend rang dans le domaine du sacré. L'homme n'est plus alors une personne, mais le porteur des marques de ce sacré, moment évanescents dans le jeu réglé de l'Unique substance des mots et des choses. Contre le Cogito cartésien, une nouvelle lecture de Spinoza s'est imposée, aux alentours de Freud et de Nietzsche.

Il ne reste à l'homme qu'à comprendre et à accepter ce sacré qui l'enveloppe ; l'ancienne formule de l'**Amor fati** vaut pour un nouveau Logos.

Le sacré transcende l'homme. Il l'enveloppe, l'englobe comme Monde, le régit comme Destin, le marque comme Désir, le dépoussède de lui-même comme sens d'une Histoire qui se fait et d'un Discours qui se

produit en dehors de lui. Mais qu'en est-il de cette transcendance ? C'est à cette question que répond peut-être l'aspect le plus obscur de la théorie de Feuerbach, à savoir que le sacré serait une projection de l'homme, et notamment une projection de son cœur, c'est-à-dire de son désir. A l'inverse de la **réduction** de la sainteté divine en sainteté humaine le mouvement de réaction du sacré serait une **projection** des attributs et des pouvoirs de l'homme dans l'absolu. De la parole à la Parole, des libertés à la Liberté, des pouvoirs au Pouvoir, le mouvement d'unification conceptuelle consoigne à l'idéalisation ou à la constitution des idoles.

L'idole n'est pas anthropomorphe à raison d'une réduction du divin aux représentations humaines, mais à raison d'une hypostase, d'une sublimation dans laquelle l'homme vient à se nier lui-même. Et c'est bien parce qu'il s'y nie qu'arrive le moment où il arrachera aux idoles les attributs qui sont nécessaires à l'Homme pour se réaffirmer. D'un mot, Feuerbach n'a fait que récupérer sur une idole ce qu'il croyait reprendre au Dieu « riche » de la foi.

Cette négation, par ailleurs, elle est celle de l'anti-humanisme, qui projette sur l'horizon vide de tout Dieu les attributs magnifiés de l'homme. Attributs de puissance, attributs du désir, attributs de pensée tels le Système ou la Structure. Alors se lève, par-delà nos existences éphémères la règle du Jeu du Monde, l'organigramme du Comput universel, au mieux la partition aléatoire d'une nouvelle musique des sphères.

Tel se présente l'étrange destin du sacré selon une modernité, où il paraît difficile de le discerner. Son écart de la sainteté est à la fois dramatique et salutaire. Dramatique pour l'homme parce que ses désillusions sont cruelles lorsque les idoles s'effondrent, et lorsqu'elles le désarment du courage à soutenir les causes nobles de l'homme. Salutaire, parce que nous y apprenons que seule la sainteté la plus pure, la sainteté de source divine peut se permettre l'audace de proclamer Dieu dans le langage du sacré. Seule cette sainteté sans faille peut sauver le sacré de ses redoutables ambiguïtés. Et c'est là que l'homme réduit à ses propres forces est radicalement pris à défaut — ou pris à péché.

Philibert Secretan